

GUY ROSOLATO

essais
sur le symbolique



tel gallimard

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS

Les trois parties dans lesquelles sont distribués ces essais correspondent chacune à l'un des aspects majeurs du symbolique.

C'est à la fin de ce livre que l'on trouvera ces thèmes, rapprochés et développés en guise de conclusion. Il convient toutefois de les présenter d'abord, succinctement, pour qu'ils puissent servir de grille de lecture.

Dans la première section apparaît la relation, qui est à la base de la démarche symbolique, entre la Loi, l'interdit et le désir. La différence des sexes est tenue comme le point concret qui donne accès à la Loi, — à la prohibition de l'inceste. Le complexe d'Œdipe et le concept corrélatif de père sont envisagés dans cette perspective, de même que le mythe religieux, centré sur une figure irréductible du dogme, présente dans les trois grandes religions monothéistes actuelles.

Mais on remarquera que l'on ne peut évoquer les règles sociales, ou la généalogie, sans mettre en cause, selon une optique psychanalytique, les principes mêmes d'une économie politique, toujours présents pour quiconque, adoptés, pratiqués d'une manière plus ou moins concertée, ou souhaités collectivement.

La deuxième section comporte des considérations linguistiques en rapport avec l'esthétique. La métaphore et la métonymie, principalement, sont retenues pour établir une sémiotique qui permettra d'entreprendre une analyse de l'œuvre d'art.

On admettra, quand il est question d'oubli ou d'incons-

cient, que ces formes de langage participent au codage et à la fixation de la mémoire. L'occasion s'offre ainsi de récuser des vues qui ne reconnaîtraient pas que l'inscription des traces mnésiques doit être conçue dans la matérialité de la cellule nerveuse, dans sa biochimie (avec l'ADN, l'ARN), dans le jeu des circuits cérébraux, et grâce à un codage dont l'étude se passera de moins en moins des découvertes freudiennes, c'est-à-dire des catégories du processus primaire et de l'inconscient, auxquelles pourront se joindre celles de la métaphore et de la métonymie. Freud ne refusait une correspondance de sa topologie avec les structures cérébrales que dans la mesure où celles-ci n'étaient exprimées que par les théories localisatrices de son temps.

Enfin, dans une troisième partie, le concept de mort est confronté à la pulsion de mort et à la castration afin de déterminer un noyau de référence négatif du symbolique et permettre d'aborder la psychose, l'hallucination, ou, plus généralement, la fonction du fantasme.

Que le lecteur, en retrouvant ces lignes de force dans les dernières pages, leur assigne un parcours à travers ces essais, pour faire agir et reconnaître, s'il le veut bien, cet effet d'après-coup, indispensable à l'exercice du symbolique.

I

La différence des sexes

La physiologie a montré, au moins jusqu'à ces dernières années, une singulière carence pour tout ce qui concerne, de la manière la plus élémentaire, le sexe en fonction du désir, ou même du plaisir. En comparaison des progrès de la médecine somatique, l'hiatus devenait flagrant, accentuant encore l'opacité de non-sens que l'organisme peut prendre dans certaines circonstances.

La raison en était, apparemment, la réserve intellectuelle qui freinait les observations directes. Et, sans doute, ceci avait pour effet d'inciter, par déplacement, à une curiosité, l'épistémophilie, qui affermissait la recherche, souvent sur un mode de transgression, comme pour « vaincre la nature », dans des secteurs voisins : le *reste* du corps.

Constatons que certaines découvertes ne sont que fort récentes. Les acquisitions de la génétique, pour ce qu'on sait des chromosomes, ne se complètent que depuis un peu plus d'une dizaine d'années (Tijo et Levan). La physiologie des rapports sexuels, de la fécondation et de la contraception, commence à se développer. Les chercheurs, il est vrai, s'activent : Masters et Johnson ont étudié 7 500 orgasmes féminins provoqués en laboratoire¹.

Ne nous égarons pas : ce qui reste à élucider, *dans un autre registre* assurément, en partant des vues psychanalytiques sur la sexualité et les perversions (dans le sens donné initialement par les *Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité*, de Freud, 1905), est le secret du sexe. A la réflexion, il n'est pas étranger au système théologique; comme celui-ci, il est tributaire de la plus ou moins grande emprise

1. Cf. *Human sexual response*, Little, Brown & Co, Boston, 1966.

de l'organisation patriarcale. Ce secret qui a pesé sur le corps a pu prendre paradoxalement, avec l'essor scientifique, la forme d'un désaccord psycho-physiologique.

Il ne suffit pas de désigner là un *tabou*; encore faut-il tâcher d'en connaître les raisons, et de savoir s'il peut être levé, totalement ou partiellement, et dans quelles conditions.

Nous envisagerons successivement : le secret du sexe; l'analyse des « différences » sexuelles avec la fonction phallique; le rôle central du narcissisme; la bisexualité; pour finir en rappelant les rapports entre le narcissisme et la jouissance à travers la différence des sexes.

LE SECRET, L'INTERDIT :
LA DIFFÉRENCE DU SEXE

Ce que le vêtement dissimule, ce que le langage évite de nommer (n'oublions pas que souvent l'organe sexuel n'est désigné que par approximation) appartient à *un interdit qui existe avant la naissance de chaque enfant* et qui s'impose à lui d'emblée.

Les soins corporels que la mère prodigue à son enfant donnent dès le début l'occasion d'une séparation. Ceux de ces soins qui se rapportent à la conservation ne seront soumis à aucun frein *de principe*. La satisfaction relative aux fonctions digestives, à la faim, aux excréations, ou provenant de la levée des douleurs, est pleinement favorisée, même jusqu'à la satiété. Mais à l'opposé, tout ce qui, pour la mère, prend valeur d'incitation sexuelle directe, même dans un sens qui n'est pas celui qu'elle poursuit innocemment, se trouve soumis à une censure. Ainsi se distingue la satisfaction d'ordre sexuel chez l'enfant. Dès l'origine celui-ci rencontre la restriction d'une *jouissance personnelle impossible à attendre à partir de la mère, des parents, ou généralement de leurs substituts*. Il aura à apprendre très rapidement cette règle qui découle, en définitive, de la prohibition de l'inceste, inscrite, pour toutes les cultures, dans la relation d'interdit imposée par les parents. Dans le domaine du plaisir génital, il saura qu'il ne peut s'en remettre qu'à lui-même, à ses expériences auto-érotiques. Appelons cela *l'écart différenciateur des satisfactions*. Celles qui ne sont que d'ordre sexuel exclusif sont déterminées par la mère et n'ont pas d'aboutissement de son côté. On comprendra que la relation orale au sein, est de toutes la plus ambiguë, offrant la particularité de n'être pas primi-

tivement censurée, et de pouvoir, en même temps, soutenir une visée de contact, de possession sexuelle — d'où le sens de partage, de séparation sexuelle, du sevrage. La relation anale, qui, au contraire, est dominée par la restriction, favorise la désunion (la désintrinsication) des pulsions du moi (d'auto-conservation) et des pulsions sexuelles : ici culmine l'interdit, non seulement sur le plan sexuel, déjà indiqué, mais aussi dans l'ordre d'une éducation sphinctérienne et alimentaire. A ce stade s'impose la *correspondance des différences*, l'une tenant lieu de l'autre (par déplacement, métonymie); cette possibilité d'abstraction montre bien que l'analité commande la différence prise en *général*, et dans toutes les permutations possibles (où la différence phallique n'est pas encore posée).

Donc, le *secret du sexe dépend de la prohibition de l'inceste*, préexistant à la naissance de l'enfant; il en a la même *universalité*; il sépare les générations. Il peut subir des variations culturelles, ou individuelles, être renforcé par une phobie du toucher de la mère à l'égard de l'enfant, ou, au contraire, être combattu dans une exigence de transgression; dans cette optique devrait être compris le projet de libération sexuelle radicale d'un W. Reich, voué à l'échec par l'erreur fondamentale de négliger le principe même de la prohibition de l'inceste. Réduit à sa plus simple expression « naturelle », le secret ne serait que l'interdit d'assister ou de participer à la *scène primitive* : tout rapport sexuel peut devenir, potentiellement à partir même de la simple nudité montrée, une scène primitive pour qui le contemple.

Mais un deuxième point, une autre différence, est à souligner; la satisfaction d'ordre sexuel, chez l'enfant, en même temps qu'elle rencontre auprès de la mère une fin de non recevoir, en même temps qu'elle ne trouve pas la satiété, est répercutée dans une demande de toujours plus de caresses, de bercement, ou d'amour; elle peut se donner l'illusion d'être « remplie » en se fixant aux objectifs des pulsions partielles : ainsi avec la demande de plus de nourriture, ainsi avec la succion du pouce.

Enfin, troisième point, la satisfaction sexuelle, toujours chez l'enfant, se plie à un « différé », à un suspens qui dépasse de loin la prématuration infantile, s'étalant jusqu'à la puberté, et même au-delà dans notre civilisation¹.

1. S. Freud, *La morale sexuelle civilisée et les troubles nerveux modernes*, 1908, G.W., VII, p. 143-167. S.E., IX, p. 179-204.

Cette attente se double donc d'une obscurité, d'un secret intrinsèque, qui vient alourdir celui qui est hérité culturellement des parents.

L'enfant ne peut donner un sens précis à ce qu'il n'atteindra, à ce qu'il n'éprouvera que plus tard et qui centre ainsi sa curiosité sur des différences qui sont, répétons-le, dès l'origine, sexuelles. Aucun éclaircissement (surtout strictement et sagement anatomique, physiologique) ne peut se proposer d'être définitif, cette dernière constatation permettant à la fois de lever des secrets superflus, par de simples et claires explications, et de mettre en évidence l'élan irréductible du désir.

En effet, c'est par cette différence dans l'écoulement de l'énergie pulsionnelle, par le suspens de la satisfaction encore inconnue, dans une virtualité de l'à-venir, que se révèle, *en tant que sexuelle, la permanence du désir*. Les obstacles inéluctablement rencontrés constituent le nécessaire contre-investissement à l'origine de tout refoulement, comme refoulement et inscription originaires. La satisfaction hallucinatoire du désir en sera d'autant plus longtemps maintenue, précisément dans le domaine sexuel. Ainsi s'expliquerait que le refoulement soit de nature sexuelle.

LA DIFFÉRENCE DES SEXES : SON LIEU

Pour l'instant cette délimitation sexuelle met en évidence la conjonction de plusieurs plans :

— L'écart des satisfactions permet une spécification progressive du sexuel, avec, bien sûr, dans l'évolution de l'enfant, la confusion, ou le report sur différentes zones relatives aux pulsions partielles, avec, ensuite, la séparation effective par les tabous de l'éducation et les formations réactionnelles, enfin, chez l'adulte, avec la possibilité d'exploiter les pulsions partielles dans un projet génital.

— La détermination sexuelle va de pair avec l'interdit, avec la prohibition de l'inceste.

— Cet interdit est du domaine symbolique; il met la sexualité sous son indice. C'est dans ce sens que toute satisfaction sexuelle, même dans les intrications pulsionnelles, se trouve liée à la *négation* (le *non* de l'interdit) et au système de langage qui prévaut dans la relation avec les parents. On peut ainsi dire que la satisfaction sexuelle

assure l'inscription corporelle, dans le corps érogène en ses zones sexuelles, d'une différence qui est, à la fois spatiale (somatique), d'interdit, et de langage (lui seul véhiculant l'interdit).

Comme nous l'avons vu la prématuration libidinale de l'enfant ne saurait suffire à expliquer le secret du sexe; elle se charge obligatoirement d'un sens : celui de la différence des générations, — qu'en retour elle soutient.

Jusqu'ici nous avons tracé la limite, extérieure, de la différence du sexe.

Il faut constater maintenant que celui-ci ne peut se concevoir sans l'articulation précise de cette différence extérieure avec une différence intérieure, celle des sexes. Les deux sont liées. En même temps qu'il y a localisation génitale, une différenciation sexuelle est parallèlement engagée. (Alors que les besoins relatifs aux pulsions d'auto-conservation resteront les mêmes, et connus comme tels, pour l'homme et pour la femme.)

Le lieu signifiant de cette différence est le *phallus*, dans une double problématique qui intéresse les deux sexes. C'est d'abord la croyance de l'enfant à leur unicité : le passage du masculin au féminin étant imaginé possible par les fantasmes de *castration*. Le phallus soutient ces oppositions et ces différences; il est le « lieu » de rencontre du fantasme de castration et du désir. Le développement de l'enfant (garçon ou fille) se fait par une prise de distance à l'égard de la mère, c'est-à-dire à l'égard de la satisfaction par elle des pulsions primordiales d'auto-conservation qui se distinguent en même temps des satisfactions sexuelles. Le père est l'élément tiers qui polarise ce mouvement, cet écart; il devient de ce fait l'agent de la castration dans la mesure où la fixation à la mère coïncide avec la croyance à l'unicité du sexe, et ceci du fait même que l'intervention du père peut être rejetée, et sa spécificité de porteur de phallus *désavouée*. La différence des sexes doit se dégager de ce monisme (qui serait, lui, un phallocentrisme) pour établir une coupure, qui n'est pas la castration. Cette dernière, redoutée et par là, niée, désavouée, reste au contraire impliquée par cette unicité postulée. La coupure est plutôt dans la reconnaissance de l'*autre* qui incite à la jouissance par la différence des sexes. Elle va de pair avec la différence des générations, l'interdit qui l'accompagne, et l'écart des satisfactions : le Phallus symbolise ce « complexe » de différences qui influent les unes sur les autres. Il témoigne de la dynamique des conflits relatifs au

sexe, et qui restent bloqués exemplairement dans les fantasmes de la castration.

Dans la seconde problématique le Phallus résume la différence que soutient l'*érectilité du pénis* : cette propriété, que l'on doit bien considérer comme unique dans l'économie physiologique du corps de l'homme, expose d'une manière visible et qui ne saurait tromper, l'actualité du désir. Elle a valeur de témoignage, et de référence, pour les deux sexes. Mais il ne faut pas négliger le fait qu'elle précède de beaucoup, chez le garçon, dès le plus jeune âge, la réalisation de l'éjaculation et du rapport sexuel. Elle est en même temps promesse d'un accroissement physique vers l'état d'adulte, et plaisir particulier, préliminaire, en suspens, sans aboutissement, et longue incertitude, report à un inconnu futur. Le sexe est d'abord question instantane. Cette érectilité sera signifiante quant au désir : le phallus retient l'opposition entre la permanence de l'*organe* et son affaïssissement dans la détumescence qui deviendra la conséquence inéluctable de la satisfaction sexuelle. Ainsi s'affirmera la permanence du désir au-delà de toute satisfaction : au continu de l'organe qui fixe le sexe, s'oppose le discontinu de l'excitation, de l'érection et de la détumescence consécutive à l'orgasme. Ainsi se dessine la *répétition* du discontinu, qui pourra être compris, pour ce qui est de la détumescence, comme castration dans l'optique du complexe correspondant, — ou comme manifestation de la pulsion de mort dans l'identité d'une répétition qui dominerait alors, effacerait la différence pourtant toujours présente, dans l'ordre de la pulsion de vie¹ cependant, à travers chaque répétition.

Et s'il peut y avoir correspondance entre l'orgasme de l'homme et celui de la femme (comme se servant de modèle, ou de complément, ou, conjointement en s'affirmant hétérogènes l'un à l'autre), il n'en demeure pas moins que l'*enfantement*, impossible sans la chose sexuelle, reste propre à la femme : ce qui entraîne chez elle l'équivalence symbolique entre l'enfant et le phallus.

Mais à suivre la démonstration qui précède on serait tenté de penser qu'au-delà des différences anatomiques, et pour qu'elles puissent être reconnues pour telles, ne joue

1. Remarquons que par rapport à la *différence* des sexes cette optique s'inverse : le *discontinu* est du côté de l'organe (dans l'alternative présent/absent) et le *continu* est, pour les deux sexes, dans les *degrés* de l'excitation et la permanence du *désir*

originellement, par le système d'éducation et de langage des parents, que la prohibition de l'inceste qui, en effet, induit ce que nous avons appelé l'*écart des satisfactions*. Une telle présentation du problème ne ferait que reculer la difficulté. Il ne suffit point de constater l'universalité de cette prohibition en tant qu'initiale, formatrice, et communiquée par le langage, (non seulement supportée par lui, mais le conditionnant), par la négation, — et l'interdit symbolisé. Il faut encore se demander pourquoi il peut y avoir acceptation en chaque individu de l'interdit. Et sur quoi porte celui-ci : que sont précisément les désirs œdipiens? Enfin, à qui s'adressent ces désirs : c'est-à-dire que sont le père, la mère, par rapport à l'enfant?

On constatera combien s'intriquent la prohibition de l'inceste, le complexe d'Œdipe, la différence des sexes, et la différence des générations. Cependant, la découverte freudienne du complexe d'Oedipe donne justement au système son centre de gravité, d'autant plus important qu'il a pu, ou qu'il peut, de par sa fonction, être refoulé ou annulé, passer inaperçu, ou n'être révélé que par ses vestiges.

La *prohibition de l'inceste* n'a de sens que dans la mesure où une polarité sexuelle s'affirme, avec les identifications correspondantes, par rapport au sexe même du père et de la mère. Mais il ne faudrait pas considérer cet élément culturel comme l'unique moteur : l'*écart des satisfactions* tient au développement pulsionnel de l'enfant, au fait de la longue maturation qui doit le conduire à la puberté, pour que ses pulsions sexuelles trouvent leur objet. Or, ceci ne le distingue pas de l'animal. La prohibition de l'inceste, qui pour nous (et pour des raisons que nous ne développerons pas ici) ne saurait s'expliquer par la seule nécessité d'assurer l'échange des femmes en tant que biens, représente plutôt le principe, à la fois de l'interdit, celui que les parents formulent en général pour quoi que ce soit, mais qui prend toute son ambiguïté, et tout son poids, dans l'ordre sexuel, et de l'orientation du désir dans le sens d'un projet et d'un *pacte* : la Loi apparaît ainsi comme interdictrice, mais également comme assurance d'un *accord symbolique* pouvant être maintenu, invoqué dans le futur pour être dépassé sur un autre plan. En cela la prohibition de l'inceste doit être *sans raison* si ce n'est celle d'être le principe de la Loi, en soutenant un système linguistique particulier, celui du Nom propre, de son inscription, et de sa transmission dans le temps et après

la mort (système qui pose les difficultés de classement linguistique qu'on connaît ¹). Nous sommes là au principe commun de la communication sexuelle, c'est-à-dire de l'alliance qui donne comme fruit, avec l'enfant, de nouveaux rapports de consanguinité, et de la communication du langage comme pacte symbolique : la Loi. Si la prohibition de l'inceste assure d'abord la séparation de l'enfant quant à sa mère (quel que soit le sexe, ce qui donne à la fille dans un premier temps le même statut que le garçon), elle s'appuie sur la différence des sexes pour l'évolution ultérieure des identifications qui sont aussi, et principalement, très tôt, sexuelles : ceci constitue en fait le déroulement du *complexe d'Œdipe*.

— En effet, la différence des sexes vient permettre à l'enfant de sortir d'une capture fascinante dans l'image du *double* narcissique : ou bien la différence s'efface dans le cumul des sexes, il y a capture ; ou bien le sexe identique à celui de l'enfant est reconnu par lui, ce qui entraîne encore la relation narcissique agressive et d'appel de destruction, nécessitant en définitive un *autre* sexe devenant alors attractif en tant que « sexuel », c'est-à-dire comme altérité, pour servir justement de point de *diversion*, d'ouverture, à l'opposé de l'affrontement léthal avec le Même du double. Ceci, qui est le complexe d'Œdipe même, montrerait les liens qui attachent le « sexuel » (Éros) aux forces destructrices (de la pulsion de mort).

Mais ce schéma doit encore être complété, et compliqué, par la nécessité de distinguer une identification secondaire au parent du *même sexe*, différente d'une fixation identificatoire (identification primaire) à ce même parent. En d'autres termes, pour qu'il y ait identification il faut qu'il y ait deux ordres de différences qui s'imposent : la différence des sexes, moyennant quoi le sexe propre s'affirme *toujours en fonction* du sexe opposé ; mais aussi la différence des *générations*, grâce à quoi le parent de même sexe peut servir de modèle, sans qu'il y ait d'adéquation absolue, qui ne serait qu'illusoire et fantasmatique, l'interdit servant en effet à entraîner cette différence dans l'identification.

— La prohibition de l'inceste assure donc, comme conséquence de ce qui vient d'être dit, la *différence des générations* (ce que les animaux ne sauraient atteindre

1. A. H. Gardiner, *The theory of Proper Names*, Oxford Univ. Press, Londres, 1940.

en tant qu'adultes). Ainsi peuvent avoir lieu les identifications sexuelles au parent du même sexe, à condition, répétons-le, que cette différence permette de ne pas s'abîmer dans une relation duelle de complète adéquation. Ainsi se trouve posé l'irréductible écart temporel, impossible à remonter, d'une *antécédence*, d'une *origine* définitivement passée, point obscur qui ne trouve son retour éternel que dans la mort du temps de la *génération* de tout humain par le rapport sexuel de ses deux parents, la *scène primitive* restant à jamais hors de portée, si ce n'est dans le domaine du fantasme, entraînant ceux de réversion des générations, ou de participation à cette scène, ou de la psychose.

La différence des sexes n'est donc pas une simple constatation anatomique de la conformation physique. Si l'anatomie c'est le destin (Freud), comme lui elle a ses avatars et rencontre des refus : Œdipe s'acharne à fuir son destin. La Loi est non seulement corporelle, anatomique, mais aussi, dans son principe, pacte, traite sur l'avenir, accord symbolique. Elle s'inscrit exemplairement dans le système du nom et de sa transmission. Mais toute évolution, toute progression individuelle, met en cause la transgression du complexe de lois qui accompagne la différence des sexes : la prohibition de l'inceste, la différence des générations. En ce sens la partie n'est jamais tout à fait jouée; ces complexes peuvent être réactivés dans toute épreuve où une loi existante est menacée d'être remplacée par une loi à venir. Seule la psychanalyse conduit au point vif du questionnement au sujet de la Loi : avec l'inceste prohibé mais *transgressé* dans les débuts de l'Eros; avec le meurtre prohibé, et *transgressé* dans une mort possible, acceptée.

LE VISUEL. LE NARCISSISME

Arrivés à ce point, il nous faut revenir à la rencontre entre la perception et l'organisation d'interdits et de fantasmes qui concernent le sexe. Freud a toujours souligné l'importance de l'expérience visuelle. « Probablement nul être humain mâle n'est épargné par l'effroi de la castration à la vue du sexe féminin » écrit-il dans le « Fétichisme »¹. Cette perception donne lieu à un remaniement des croyances infantiles, vient renforcer les menaces de castration faites par une autorité adulte et renvoyées au père (comme dans

1. G.W.; XIV, p. 314; S.E.; XXI, p. 154.

le cas cité dans « La scission du Moi »); l'importance du visuel ne saurait être passée sous silence, ou tenue pour une illusion. Qui plus est, Freud considère les *représentations d'objet* qui lestent l'inconscient, après la traversée du conscient, comme étant d'origine perceptuelle.

La question que nous devons nous poser est celle, maintenant, de la relation entre le tabou du sexe, le secret (avec ce que l'on ne doit pas dire et tout ce qui peut être dit à la place), et ce que permet d'atteindre la vue comme, dirait-on, en suppléance, en marge du langage. Ce serait simplifier les choses que de tout ramener sans nuances au langage : dénier cette opposition équivaldrait à en refuser un verdict, trop redoutable, justement celui de *ce qui est vu*.

Pour l'enfant déjà, affronté au secret du sexe, l'issue qui se présente est celle de tenter de *voir* malgré tout, comme par une sorte de prise qui ne peut qu'anticiper, en une poussée scopophilique, parfois *dévorante*.

Or, dans « Pulsions et destins des pulsions » Freud met à l'origine du voyeurisme (et de l'exhibitionnisme) l'activité autoérotique de se regarder soi-même; cette activité réfléchie (dans le sens du verbe réfléchi : se regarder) est première quant aux retournements pulsionnels. De plus, dans l'autoérotisme, l'*objet* des pulsions s'efface devant l'*organe* qui en est la source et coïncide en général avec celui-ci. Mais dans le voyeurisme, toujours selon les indications précises de Freud, l'*objet* n'est toutefois pas l'œil lui-même : il y a une seconde *délégation* (seconde par rapport à la première qui est l'hallucination autoérotique, à entendre selon le plaisir *attendu*). Ceci nous montre la fonction centrale et spéciale de la *vue* dans l'économie pulsionnelle : c'est-à-dire de soutenir une marge quant au langage, même et surtout en tant qu'illusion, dans une relation duelle reportée, en établissant un dédoublement, une « *délégation* » à partir de la source pulsionnelle. Chaque fois qu'il est question de voir, et présentement de voir les organes sexuels, cette structure est susceptible d'entrer en jeu : à savoir par la mise en place d'un *double imaginaire idéal* qui servira de jauge, repère et étape, dans les confrontations avec d'autres images corporelles, avec les objets, et en général dans les épreuves de réalité.

Par conséquent, le recours à la *vue seule* incline à une position *narcissique* : ceci explique que l'expérience de la vue du sexe opposé, chez l'enfant, soit loin d'entraîner sa conviction sur la différence des sexes. Cependant, si

l'expérience est quand même « cruciale », c'est surtout comme point de départ, mise en marche d'une série de désaveux qui seront l'évolution libidinale même de l'enfant.

Le narcissisme (secondaire dans la terminologie classique) ne saurait être envisagé à l'écart de la différence sexuelle.

On sait le drame du narcissisme : contre le danger de l'autre (ou de l'objet), le narcissisme répond par le *dédoublement* : le double ne serait qu'un semblant d'autre et toutefois le Même; la réassurance narcissique vient de cette mise à l'écart de l'autre; mais le danger se retrouve avec le double dont la similitude est encore une menace pour l'*unicité* postulée; ainsi la destruction devient impérative; on sait toute la puissance d'agressivité soutenue par le dédoublement narcissique, pouvant concerner concrètement toute image qui vient dans une certaine proximité adhérer à celle du double. (Même chez l'animal, les schémas instinctuels décrits par Tinbergen supposent cette réaction : chez l'épinoche mâle, le signe de la maturation, qui est le ventre rouge, déclenche quand il est perçu par un autre mâle soit l'agression, s'il se trouve dans son propre territoire, soit, dans le cas inverse, la fuite.)

Le résultat de cet affrontement narcissique est le sacrifice, la destruction du double ou de ce qui l'engendre en faveur d'une image idéale, victoire finale du double, que rien ne soutiendrait plus, si ce n'est comme mémoire : ainsi le mythe, pour autrui qui ne serait plus Narcisse.

Examinons-le. Ce dont Narcisse s'écarte, sans avoir à l'abolir, nous le savons : il fuit les Nymphes, il désespère Echo. Dans une autre version un homme s'éprend de lui, et en périt. Ailleurs Narcisse avait une sœur jumelle qui meurt et dont il retrouve l'image dans son propre reflet. La question est bien d'avoir à englober dans la similitude du double la différence même. Le mythe retient aussi l'instance de la différence sexuelle. Tirésias, l'homme qui avait changé de sexe, préside, rappelons-le, aux destinées de Narcisse. Enfin, suivant les différentes versions du mythe, celui-ci se laisse mourir devant son image, ou bien se tue, ou encore est tué par un mystérieux personnage.

Ainsi voyons-nous se lever, dans la surpuissance du héros mythique, la pléiade de fantasmes qui gravitent autour de l'image de l'Hermaphrodite, des deux sexes en un, image soutenue par l'horreur de la castration.

LA BISEXUALITÉ BIOLOGIQUE,
L'HERMAPHRODITISME ET L'HOMOSEXUALITÉ :
FANTASMES CORRESPONDANTS

Depuis la fin du siècle dernier, une des constantes des recherches et des hypothèses médicales concernant l'homosexualité a été d'invoquer, chez un même sujet, le substrat biologique d'un sexe latent qui se manifesterait par des appétits aberrants, à travers l'apparence anatomique d'un sexe visible. Cela supposait une certaine puissance potentielle devant percer tous les caractères d'une génitalité pourtant bien établie. On sait comment Fliess, gagné, comme d'ailleurs de nombreux savants de son époque, à cette idée strictement biologique, a tenté de la faire accepter par Freud. Des hommes de science ont déployé la plus patiente ingéniosité pour mettre en évidence ce facteur sexuel latent. Or, avec le recul, on peut dire aujourd'hui que ni une malformation anatomique consécutive à l'indétermination embryologique initiale, ni une balance hormonale inversée ou indifférenciée (selon l'hypothèse de Marañon) ne peuvent être retenues chez l'homosexuel. Le facteur endocrinien ne saurait être en cause (Neustadt, Myerson, Hemphill, Swyer). De même pour les caractères morphologiques. Les recherches sur les jumeaux homosexuels (T. Lang) ont abouti à des contradictions ou à des erreurs d'interprétation (Koller, Darke). Enfin, les vérifications de sexe génétique, chromosomique et chromatien, faites récemment chez les homosexuels, montrent l'accord total entre le phénotype et le génotype (Paré, Raboch et Nedoma, Lévy, Van Scheik, Tolsma).

Ces travaux¹ ne sont cités ici que pour montrer avec quelle ténacité des chercheurs ont tenté de prouver qu'il n'était pas possible de concevoir l'homosexualité : c'est-à-dire, comme on peut le vérifier cliniquement, dans l'existence d'un désir sexuel de l'homme pour l'homme et de la femme pour la femme. Les hypothèses scientifiques ne faisaient que reprendre un fantasme et une image de l'hermaphrodite dans lesquels le sexe le moins apparent, l'interne, devait être dominant quant aux pulsions.

Devant l'ensemble de ces résultats négatifs, un auteur comme Sandor Rado, parmi d'autres, refuse tout sens à la

1. Pour plus de détails, cf. G. Rosolato. « Les perversions sexuelles » dans l'*Encyclopédie Médico-chirurgicale*, t. III de *Psychiatrie*. Fasc. 37392 A. 10 et 37392 C. 10, 1968.

bisexualité. C'est oublier cependant que la bisexualité *psychologique* décelable chez tous les êtres humains, telle qu'elle est conçue par Freud, dépend de la nécessité d'identification sexuelle de chaque sujet, au cours de son évolution à ses *deux* parents, et dans cette autre exigence logique de penser son propre sexe, ses comportements et ses désirs en fonction du sexe opposé, à travers des conflits centrés sur la crainte de la castration, ou chez la femme sur un dépit relatif à celle de l'avoir subie.

Et dans ces effets de l'identification, dont il serait vain de ne pas reconnaître les manifestations, on ne saurait négliger les fantasmes qui s'attachent à tout ce qui rappelle une bisexualité biologique : les vestiges embryologiques visibles (les seins chez l'homme, le clitoris chez la femme); ou, sur un plan d'information scientifique, l'existence d'hormones masculines et féminines dans un même organisme; ou la formule chromosomique : chez l'homme les gonosomes XY, Y étant le facteur masculin, et X le facteur féminin, celui-ci donc présent chez l'homme, alors que les gonosomes XX chez la femme laisseraient supposer, inversement, l'absence de tout facteur masculin.

Mais arrêtons-nous sur les cas d'*hermaphroditisme* biologique, les états intersexués, pour les comparer aux configurations bisexuelles que l'on retrouve dans la fantasmagorie. On doit distinguer trois ordres de faits :

1. Des cas où le sexe génital externe et le sexe somatique sont mal accusés, atrophiques : ce sont les *dysgénésies gonadiques* dues à une formule *chromosomique aberrante*. Il s'agit soit de sujet ayant un sexe masculin atrophique de type eunuchoïde avec gynécomastie (syndrome de Klinefelter, dont la formule comporte un gonosome supplémentaire : $44 \text{ autosomes} + \text{XXY}$); soit d'une apparence féminine avec atrophies génitales et malformations somatiques (syndrome de Turner, avec formule chromosomique incomplète : $44 \text{ A} + \text{X}$). Dans ces anomalies on peut dire que dans le premier cas il y a excès de facteur féminin (XXY) et dans le second, défaut (X).

2. Dans le deuxième groupe se trouvent les *hermaphrodites vrais* : ils sont porteurs de tissus à la fois testiculaire et ovarien; les glandes sont souvent intra-abdominales. Les organes génitaux externes sont mal formés. La formule chromosomique peut être aberrante (à type de mosaïque). Dans ces cas précis, des études récentes (Hampson, Money

GUY ROSOLATO

essais sur le symbolique

La question du symbolique, telle qu'elle est posée par la pratique de la psychanalyse, est abordée avec les essais réunis dans cet ouvrage sous trois chefs.

D'abord celui des organisations qui soutiennent l'interdit, la prohibition de l'inceste : le complexe d'Œdipe et son pivot, le père ; le système généalogique suivi au cœur du mythe religieux, avec le sacrifice ; la différence des sexes.

Puis, sur des exemples pris dans la peinture et la tragédie, le fait esthétique est exploré quant au fonctionnement symbolique des règles, et selon une sémiologie qu'elles ordonnent.

Enfin, la psychose et la perversion permettent d'exposer soit le défaut de symbolique, soit ses structures singulières, en rapport avec la mort, ou plus précisément, dans le sens d'une réflexion freudienne, avec la pulsion de mort.

Le docteur Guy Rosolato est psychanalyste, membre de l'Association psychanalytique de France. Il fait partie du comité de rédaction de la *Nouvelle Revue de Psychanalyse* depuis sa fondation. Il a publié, notamment, *La relation d'inconnu*, *Éléments de l'interprétation* et *Le sacrifice*.

Gustave Moreau : "Hésiode et la Muse" (détail).
Musée d'Orsay, Paris. Photo © RMN.



9 782070 285921

Extrait de la publication



A 28592

ISBN 2-07-028592-8